L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 5 JUILLET 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI, 5 JUILLET 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3/00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

L'INSÉCURITÉ DE NOS RUES.

Nous y voici bel et bien, cette fois, en pleines chaleurs ; elles sont non seulement incommodes, ces chaleurs, mais dangereuses. Ce n'est pas nous qui le disons, mais les médecins, les autorités sanitaires. Ces dernières nous recommandent même de prendre toutes les précautions possibles ; elles prient, elles supplient les autorités municipales et autres de tenir les rues dans le plus parfait état de propreté. Surtout pas d'excavations, de peur qu'il ne se dégage des terres chargées de matières sujettes à décomposition des miasmes susceptibles d'engendrer des maladies ; mais de l'eau en abondance et s'écoulant rapidement, pour entraîner dans leur course les éléments impurs qui peuvent vicier l'atmosphère.

Nous voici loin du compte. Le balayage et le curage sont devenus impossibles, attendu que la moitié des trottoirs et des chaussées sont effondrés ou encombrés de pavés. Des excavations, il y en a partout; de l'eau, il n'en court nulle part. Celle même des pluies ne peut circuler et est condamnée à rester à l'état stagnant, à droite ou à gauche de la chaussée, pour y former des flaques d'où s'échappent des odeurs nauséabondes.

Comme c'est spirituel et logique, ce que font ou laissent faire nos sublimes gouvernants, les uns faisant au-dehors une garde d'une rigueur farouche contre les navires qui pourraient nous apporter quelque germe de fièvre jaune ; mais ne faisant rien au-dedans pour prévenir et hâter l'éclosion de maladies infectieuses.

C'est un défi effrontément jeté au bon sens, aux règles les plus élémentaires de l'hygiène publique et privée, à la bonasserie d'une population par trop moutonnière en vérité, et qui devrait montrer un peu plus d'énergie. La situation critique où nous sommes en vaut la peine. Le désordre est tel dans certaines rues que nous connaissons des habitants qui n'osent plus sortir de chez eux la nuit.

Ah ! qu'il avait raison l'étranger qui, il y a quelques jours, après avoir été victime d'une mésaventure nocturne, occasionnée par un malencontreux monceau de pavés accumulés à un coin de rue, s'écriait : c'est à devenir fou dans votre pays !

LE "LIVRE DES CONVALESCENTS".

Coquelin cadet vient de faire paraître, dans le petit format Flammarion son *Livre des Convalescents*, bonne folie qui n'a d'autre prétention que de faire rire par les procédés qui excitaient la joie de nos pères et que Molière a si souvent et si heureusement mis en œuvre dans ses farces immortelles.

Il ne se pique pas, lui, d'exotisme ni de recherche psychologique. Les affres d'un voyageur pressé d'arriver à la station, les classiques conséquences de la consommation exagérée de certains farineux, l'humeur acoaritâtre des bellesmères et l'inflammabilité des allumettes de la régie, telles sont les sources, qu'on croyait taries, d'où Cadet trouve le moyen de faire jaillir encore une familière et saine gaîté.

De-ci de là, des choses plus neuves, vraiment inattendues : Le monsieur qui, ne pouvant aller à Nice, se chauffe à la vapeur du macadam qu'on étend sur les trottoirs ; la suppression du: *Vous pâlissez colonel !* dans le répertoire de M. Scribe, quand il est interprété par des nabres (!) ; le ventriloque enroué prenant des gargarismes avec un irrigateur ; le malade à qui un médecin remet une ordonnance, en lui disant : "Vous mettrez ça dans un litre d'eau," et le malade, avaleur de papier, et guérissant !

Il y en a deux cent quarante-deux pages comme ça.

Encore la question du paiement de la prime.

Déjà depuis quelque temps, le bruit avait couru que, vers le premier juillet, il serait lancé, à Washington, une injonction contre le paiement de la prime due aux planteurs sur leur récolte de sucre de 1894-95. Le premier juillet est passé et la menace ne s'est pas réalisée; mais la mesure, parait-il, à ce que l'on dit du moins, ne serait pas abandonnée; elle ne serait retardée que de deux mois

La demande d'injonction serait faite le 1er ou dès les premiers jours de septembre, époque où doivent commencer les paiements effectifs.

Nous avouons ne pas comprendre pourquoi l'on fait ainsi la guerre à nos malheureux planteurs. Ils ne sont déjà pas si riches. A part quelques gros capitalistes qui possèdent une assez grande fortune, presque tous sont dans la gêne, et un grand, un trop grand nombre dans un état voisin de la misère. Quel intérêt peut-on avoir à entretenir ainsi, chez eux, d'éternelles inquiétudes ? Est-ce simplement l'œuvre de la haine, de la méchanceté ? Ou se cache-t-il derrière les menées souterraines, un calcul aussi égoïste que perfide? Veut-on les ruiner ou les forcer à abandonner leur industrie ? L'administration de Washington et la justice devraient avoir les moyens de mettre un terme à ces odieux agissements.

Le gouvernement, du reste, hâtons-nous de le dire, ne trempe nullement dans ces bruits ; il fait honnêtement ses préparatifs. Le nouveau bureau des réclamations pour la prime est installé. Il fonctionne régulièrement et honnêtement et il n'épargne rien pour être en mesure de faire ses versements, à l'époque arrêtée d'avance.

On va en finir une bonne fois avec toutes ces menaces et on laissera ces braves gens toucher sans obstacle, sans tracas l'argent qui leur est dû depuis si longtemps et dont ils ont un si grand besoin.

LE TRAITRE DREYFUS.

Le Ministre des Colonies en France s'est ému des évasions nombreuses qui ont été signalées ces temps derniers parmi les forçats de la Guyane. Il se préoccupe, paraît-il, des tentatives d'évasion ou d'enlèvement qui pourraient être faites aux îles du Salut, où est interné l'ex-capitaine Dreyfus.

Les derniers renseignements reçus de Cayenne, à ce sujet, par la *Politique Coloniale*, donnent à penser que rien ne serait plus aisé que de tenter avec succès un coup de main pour délivrer le prisonnier. En effet, Dreyfus est interné dans l'îlot Du Diable, séparé de l'île Royale par un bras de mer difficile à traverser le jour par gros temps et fort dangereux, sinon impossible, à franchir la nuit. Il est gardé par cinq surveillants armés. Il est permis de supposer que dix hommes résolus auraient raison de ces cinq surveillants armés et les réduiraient aisément à l'impuissance.

Or, une chaloupe peut aisément aborder l'îlot désert du Diable à la faveur de la nuit ; l'équipage peut débarquer avant que l'alerte ait été donnée et emmener Dreyfus avant même que le commandant de l'île Royale ait pu envoyer du renfort : il ne faudrait pas moins d'une heure, au dire de la *Politique coloniale*, pour armer un canot, contourner l'îlot du Diable et aborder du côté de la haute mer, seul accessible la nuit

"Le Ministre des Colonies, mis au courant de cette situation, ne peut faire moins que d'y remédier sans retard, soit en internant Dreyfus à l'île Royale où la surveillance serait plus aisée et plus efficace, soit en envoyant un détachement de troupes à l'îlot du Diable.

De l'avis de tous ceux qui connaissent les lieux, l'évasion de Dreyfus est certaine; c'est affaire de temps, si l'on n'avise.

La nouvelle incarnation des partisans du frappage illimité.

Nous disons la nouvelle incarnation de ce parti, car nous espérons bien que ce ne sera pas la dernière. Il faut nous attendre de sa part à plus d'un surprenant avatar.

Le voici, pour le moment, définitivement constitué en "temple suprême," des chevalier de l'argent. Bien entendu, le président de ce nouvel ordre est le fameux homme aux mines, le sénateur du Nevada, l'Honorable Stewart.

Grand bien leur fasse à tous, nous ne nous opposons pas à la création de cette association. Nous lui souhaitons même toute la prospérité possible. Mais comment les chefs ne voient-ils pas que les efforts désespérés qu'ils font pour se maintenir à flot, prouvent qu'ils ne sont pas bien sûrs de leur affaire et qu'ils rencontrent dans le bon sens des populations plus d'obstacles qu'ils ne s'y attendaient ?

Le peuple commence à se demander ce qu'il pourrait bien gagner à voir se doubler, se tripler même le montant des dollars en argent ou en or. La question pour le peuple n'est pas que la richesse d'un pays soit doublée ou même triplée, mais qu'elle soit plus également, plus équitablement distribuée.

Il m'importe peu à moi, travailleur que l'on jette à tort et à travers dans la circulation 9 à 10 dollars d'or, 9 à 10 dollars d'argent par tête. Ce qu'il m'importe, c'est que je jouisse de ma côte-part de tout cet argent de tout cet or. Le grand problème à résoudre n'est pas la production de la richesse, mais de sa distribution. C'est à cela justement que ne pensent jamais les partisans du libre frappage. C'est, pourtant, sur ce terrain qu'on les attend.

LOUISIANE.

Correspondance de l'Abeille.

Le *Plaquemine Protector*, de Pointe-à-la-Hâche, annonce que Mme Seward et sa sœur, Mlle Joséphine Savoie, sont parties dernièrement pour l'Ouest.

Les planteurs sucriers, de la localité se plaignent de la fréquence et de l'abondance des pluies. Mais le malheur des uns fait le bonheur des autres, car ces mêmes pluies sont vues d'un excellent œil par les planteurs riziers.

—La demeure de M. Emile Simoneaux, dans la paroisse Assomption, a été la proie des flammes il y a quelques soirs de cela. M. Simoneaux à ce moment n'était pas chez lui ; mais sa femme et ses enfants ont failli être victimes du désastre. On a tout lieu de croire à l'œuvre d'un incendiaire, car le lendemain, on a trouvé non loin des ruines, un récipient vide ayant contenu de l'huile de charbon.

L'immeuble n'était pas assuré, de sorte que la perte est subie par M. Simoneaux.

—Une nouvelle église catholique sera bientôt construite à Donaldsonville ; le contrat en a été donné à des entrepreneurs de Louisville, MM. Lewman & Cie.

Le 4 juillet a été célébré avec éclat dans la petite ville, par toute la population. Une fête champêtre a eu lieu sous les auspices de la compagnie de pompiers "Volunteer No 2".

C'est d'abord à la maison de cour que l'on s'est rendu où MM. E. J. Chauvin, R. N. Sims, Wm. J. Graham et L. E. Bentley ont harangué le peuple.

Sur différents points de Donaldsonville après cela, on s'est rendu et jusque dans la soirée à une heure avancée, des divertissements de tous genres ont amusé les foules.

M. Jules Lemaître à l'Académie française.

L'Académie française vient de procéder, nous l'avons annoncé dans nos dépêches, à une double élection, pour remplacer Victor Duruy et M. de Lesseps. Trente-quatre immortels étaient réunis pour la circonstance à l'Institut, sous la présidence de M. Hervé, directeur, assisté de MM. Sorel, chancelier, et Gaston Boissier, secrétaire perpétuel.

C'est d'abord du successeur de Victor Duruy que s'est occupée l'Académie. Cinq candidats se disputaient le fauteuil de l'éminent historien : MM. Jules Lemaître, Jules Delafosse, le comte de Mouy, Emile Zola et Leroy de Keranion.

Dès le premier tour de scrutin, M. Jules Lemaître a obtenu 21 voix contre 9 accordées à M. J. Delafosse, 1 au comte de Mouy, 1 à M. Zola et 2 bulletins blancs.

La majorité absolue étant de 18 voix, M. Jules Lemaître a donc été déclaré élu.

Les opérations du vote pour le remplacement de M. de Lesseps n'ont pas été aussi rapides. Il y a eu quatre tours de scrutin et pas de résultat.

Les concurrents qui brignaient le fauteuil de M. de Lesseps étaient au nombre de sept : MM. Francisque Charmes, Barbou, Jean Aicard, Arthur Desjardins, Leroy de Keranion, Emile Zola et le comte de Mouy.

M. Francisque Charmes a constamment tenu la tête et il s'en est même fallu d'une voix qu'il ne fût élu au troisième tour ; mais ce dix-huitième suffrage qui était indispensable, lui ayant fait défaut, l'Académie, après le quatrième tour de scrutin, a décidé que l'élection serait ajournée.

Le candidat qui après M. Charmes a obtenu le plus de voix est M. Jean Aicard qui a obtenu jusqu'à dix suffrages.

Quant à M. Zola, il n'a dans ce vote comme dans le précédent obtenu qu'une voix, et encore l'académicien qui le soutenait l'a-t-il abandonné au second tour de scrutin.

Pour terminer, voici quelques notes biographiques sur M. Jules Lemaître. Le nouvel académicien est né en 1853 à Vennecy dans le Loiret. Après avoir fait ses études au séminaire il entra à l'Ecole normale supérieure et resta pendant treize ans dans l'Université.

D'abord professeur de rhétorique au Havre, puis maître de conférences à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger et professeur à Besançon, il abandonna l'Université en 1883, étant à Grenoble. Depuis M. Jules Lemaître s'est exclusivement consacré à la littérature et il y a brillé d'un vif éclat comme chroniqueur, romancier, auteur dramatique et surtout comme critique. Le nouvel académicien s'est même essayé dans le genre poétique, et compte à son actif deux volumes de vers.

Son bagage théâtral se compose des pièces suivantes : *Révoltée*, le *Député Leveux*, le *Mariage blanc*, *Flipotte*, les *Rois*, l'*âge difficile* et le *Pardon*, qui n'ont pas toutes obtenu un égal succès, mais dont aucune n'a laissé indifférent le monde littéraire.

On se rappelle ses débuts : un recueil de vers, chez Lemerre, en 1883 ; un recueil très mince, très modeste, qui portait le titre peu frappant de *Petites Orientales*. Il ne fut remarqué que par quelques confrères, qui en goûtèrent la saveur délicate, la grâce mélancolique et comme lassée. L'auteur disait son nostalgique ennui sur la terre africaine, où l'avaient conduit les hasards de sa carrière universitaire, son regret constant du doux pays natal ; ou bien il chantait, d'une voix triste et douce, les déceptions d'un "bel amour inachevé" en des vers pénétrants qui sont restés gravés dans la mémoire de tous :

Tombez, tombez, ô feuilles mortes,
Et jonchez le pâle gazon.
Vent d'automne qui les emportes,
Murmure ta triste chanson.

Tombez, illusions mourtries,
Rêves qui me fîtes si doux.
Où s'en vont ces feuilles flétries,
Rêves d'amour, envolez-vous....

Il n'y avait rien là qui put forcer l'attention, d'autant moins que le vent n'était point alors à la poésie. Mais peu de temps après, parut dans la *Revue bleue* le fameux article sur Renan ; et M. Lemaître devint célèbre, aussi facilement qu'il est devenu académicien. Il se munit d'un de ces "congés" qui sont peut-être la meilleure invention de l'Université, quitta la province, et s'installa à Paris, où diverses feuilles l'accueillirent aussitôt.

Un moyen comme un autre.

—Il y avait une fois un oncle et un neveu....

—Lequel qu'était l'oncle ?

—Comment, lequel ? C'était le plus gros, parbleu !

—C'est donc gros, les oncles ?

—Souvent.

—Pourtant, mon oncle Anatole n'est pas gros.

—Ton oncle Anatole n'est pas gros parce qu'il est artiste.

—C'est donc pas gros, les artistes ?

—Tu m'embêtes.... Si tu m'interromps tout le temps, je ne pourrai pas continuer mon histoire.

—Je ne vais plus t'interrompre, va !

—Il y avait une fois un oncle et un neveu. L'oncle était très riche, très riche....

—Combien qu'il avait d'argent ?

—Dix-sept cent milliards de rente, et puis des maisons, des voitures, des campagnes....

—Et des chevaux ?

—Parbleu ! puisqu'il avait des voitures.

—Des bateaux.... Est-ce qu'il avait des bateaux ?

—Oui, quatorze.

—A vapeur !

—Il y en avait trois à vapeur, les autres étaient à voile.

—Et son neveu, est-ce qu'il allait sur les bateaux ?

—Fiche-moi la paix ! Tu m'empêches de te raconter l'histoire.

—Raconte-la, va, je ne vais plus t'empêcher !

—Le neveu, lui, n'avait pas le son, et ça l'embêtait énormément.

—Pourquoi que son oncle lui en donnait pas ?

—Parce que son oncle était un vieil avare qui aimait mieux garder tout son argent pour lui. Seulement comme le neveu était le seul héritier du bonhomme....

—Qu'est-ce que c'est "héritier ?"

—Ce sont les gens qui vous prennent votre argent, vos meubles, tout ce que vous avez, quand vous êtes mort....

—Alors, pourquoi qu'il ne tuait pas son oncle, le neveu ?

—Eh bien ! tu es joli, toi ! Il ne tuait pas son oncle parce qu'il ne faut pas tuer son oncle, dans aucune circonstance, même pour en hériter.

—Pourquoi qu'il ne faut pas tuer son oncle ?....

—A cause des gendarmes.

—Mais si les gendarmes le savent pas ?

—Les gendarmes le savent toujours, le concierge va les prévenir. Et puis, du reste, tu vas voir que le neveu a été plus malin que ça. Il avait remarqué que son oncle, après chaque repas, était rouge...

—Peut-être qu'il était saoul.

—Non, c'était son tempérament comme ça. Il était apoplectique.

—Qu'est-ce que c'est, "aplopecpite" ?

—Apoplectique.... Ce sont des gens qui ont le sang à la tête et qui peuvent mourir d'une forte émotion....

—Moi, je suis-t'y apoplectique ?

—Non, et tu ne le seras jamais. Tu n'as pas une nature à ça. Alors le neveu avait remarqué que surtout les grandes rigolades rendaient son oncle malade, et même une fois il avait failli mourir à la suite d'un éclat de rire trop prolongé.

—Ça fait donc mourir, de rire ?

—Oui, quand on est apoplectique.... Un beau jour, voilà le neveu qui arrive chez son oncle juste au moment où il sortait de table. Jamais il n'avait si bien dîné. Il était rouge comme un coq et soufflait comme un phoque....

—Comme les phoques du Jardin d'Acclimatation ?

—Ce ne sont pas des phoques, d'abord, ce sont des otaries. Le neveu se dit : "Voilà le bon moment !" Et il se met à raconter une histoire drôle, drôle....

—Raconte-la-moi, dis ?

—Attends un instant, je vais te la dire à la fin.... L'oncle écoutait l'histoire, et il riait, il riait à se tordre, si bien qu'il était mort de rire avant que l'histoire fût complètement terminée.

—Quelle histoire donc qu'il lui a racontée ?

—Attends une minute....Alors, quand l'oncle a été mort, on l'a enterré, et le neveu a hérité....

—Il a pris aussi les bateaux ?

—Il a tout pris, puisqu'il était seul héritier.

—Mais quelle histoire qu'il lui avait racontée, à son oncle ?

—Eh bien !.... celle que je viens de te raconter.

—Laquelle ?

—Celle de l'oncle et du neveu.

—Fumiste, va !

—Et toi, donc !

L'Encyclique aux Coptes.

Nous annoncions avant-hier le retour de certains dissidents dans le giron de l'Eglise.

Voici l'Encyclique aux Coptes, qui rappelle les liens primordiaux existant entre l'Eglise de Rome et celle de l'Alexandrie que Pierre fonda par Marc et que sanctifièrent les illustres évêques loués par Célestin Ier comme les vaillants défenseurs du dogme catholique et les grands solitaires d'Egypte.

Elle rappelle encore qu'à la fin du concile de Florence, le pape Eugène IV réadmit dans l'unité catholique les Coptes et les Ethiopiens.

" Les autres pontifes ont continué à témoigner leur sollicitude aux Coptes. Actuellement, la Papauté a pourvu à leur éducation par l'œuvre des Jésuites et des missions africaines de Lyon.

" Après les conseils donnés aux Coptes catholiques, le Pape s'adresse aux dissidents, les appelant ses frères et ses fils, leur exprimant l'espoir de leur retour à l'unité et les félicitant de leurs bonnes dispositions envers Lui et envers ses envoyés.

" Notre cœur vous est ouvert, " leur dit-il ; répondez par la " même charité."

" Le Saint-Père termine en leur assurant la confirmation des privilèges de l'Eglise d'Alexandrie et en invoquant les saints protecteurs de leur pays, notamment la Sainte famille qui dut chercher un abri en Egypte."

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

La célébration de l'anniversaire de la Déclaration de l'Indépendance à l'étranger.

A Paris.

Presse Associée.

Paris, 4 juillet—Le principal événement de la célébration de l'anniversaire de l'indépendance américaine à Paris, a été le dîner offert par la Chambre de commerce américaine en l'honneur du Quatre de Juillet.

Les convives étaient au nombre de 350, parmi lesquels se trouvaient M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères ; M. de Belleville ; M. Bartholdi ; les présidents des Chambres de Commerce française, italienne et belge, et M. E. S. Morse, consul général des Etats-Unis à Paris.

L'ambassadeur des Etats-Unis, M. James B. Eustis, présidait. M. Stephen H. Tyng, président de la Chambre de Commerce américaine de Paris, a prononcé le premier discours. M. Hanotaux lui a répondu et a proposé de boire à la santé du Président Faure.

Le ministre des affaires étrangères français a payé un glorieux tribut aux Etats-Unis qui, a-t-il dit, se sont placés en un siècle au premier rang des nations du globe.

M. Morse a porté un toast au Président Cleveland, accueilli par des acclamations chaleureuses.

En termes éloquents, M. Morse a parlé de la place de Président et de l'homme qui l'occupe, et il s'est écrié : M. Cleveland est non seulement le président des Etats-Unis, il est aussi le chef officiel reconnu d'un grand parti radical.

En terminant, M. Morse a fait allusion aux aspirations présentes de M. Eustis en disant :

Il y a dans chaque parti beaucoup d'hommes possédant toutes les qualités désirables pour occuper les hautes fonctions de Président, et il y en a un avec nous ce soir, dont la nomination honorerait le parti, et dont les déclarations patriotiques ont touché les cordes sensibles du cœur de tout vrai Américain.

A Londres.

Presse Associée.

Londres, 4 juillet—La célébration du Quatre Juillet a commencé par une parade de voitures, annoncée depuis plusieurs jours, dans Hyde Park, ce matin à onze heures.

Un grand nombre de curieux bordaient la voie conduisant de Hyde Park au Magasin, où les voitures s'étaient rassemblées. La parade, cependant, n'a pas été importante ; elle comprenait environ une douzaine de buggies et de phaétons, une couple de buckboards et quelques carts, formant un total de vingt véhicules.

Des drapeaux ont flotté toute la journée à l'ambassade et au consulat des Etats Unis, ainsi qu'à un certain nombre de maisons de commerce américaines.

Pendant l'après-midi, beaucoup d'Américains, en réponse aux notices publiées dans les journaux américains, se sont présentés à la résidence de Mme Bayard, femme de l'ambassadeur des Etats-Unis, l'honorable Thomas F. Bayard, où ils ont été cordialement reçus par cette dame, son mari étant toujours absent de la capitale.

Quatre cents acceptations au dîner de la Société Américaine ont été reçues. Parmi ceux qui ont signifié leur intention d'assister au banquet, se trouvent Patrick A. Collins, consul-général des Etats-Unis ; M. Carter, secrétaire privé de M. Bayard ; Richard Croker ; Charles R. Flint ; Michael Grace ; J. G. Meiggs ; M. H. de Young, propriétaire du *Chronicle* de San Francisco ; Charles Dudley Warner ; Newton Crane ; W. E. Curtis, assistant-secrétaire de la Trésorerie des Etats-Unis, et Logan Carlisle, du même département.

L'honorable Wayne McVeigh, ambassadeur des Etats-Unis en Italie, présidera le banquet en l'absence de M. Bayard.

Les toasts portés au cours du banquet sont les suivants :

A la Reine d'Angleterre, par M. Charles Dudley Warner. Au Président des Etats-Unis, par l'honorable Seth Low. A l'anniversaire célébré, par l'honorable Wayne McVeagh. A la Société Américaine de Londres, par J. T. Davies ; M. B. F. Stevens a répondu à ce dernier toast.

Le président de la soirée était M. H S. Haines, président de l'Association des chemins de fer américains.

Parmi les nombreuses personnes qui ont rendu visite à Mme Bayard, on cite l'ambassadeur d'Angleterre aux Etats-Unis, Sir Julian Pauncefote ; M. et Mme Richard Croker, M. Nat Goodwin, M. H. L. Higginson, de Boston, Mass. ; Mmes Custer, Mackay, Leslie et Mahlon Sands ; M. E. B. Haribut, de Chicago ; lady Cook ; les demoiselles Endicott, M. et Mme H. A. Wheeler, Bret Harte et William Waldorf Astor.

A Rome.

Presse Associée.

Rome, 4 juillet—"Old Glory", flotait au gré de la brise depuis ce matin à l'ambassade américaine et au consulat général. Un certain nombre d'hôtels où se trouvent des Américains avaient aussi arboré les "Stars and Stripes".

La colonie américaine se réunira ce soir dans un banquet.

A Madrid.

Presse Associée.

Madrid, 4 juillet—Le drapeau américain a été arboré de bonne heure ce matin à la légation des Etats-Unis et au consulat général. Un certain nombre de citoyens américains ont rendu visite cette après midi à M. Hannis Taylor, le ministre des Etats-Unis.

A Berlin.

Presse Associée.

Berlin, 4 juillet—Un grand nombre de maisons, dans la ville et dans les faubourgs, avaient les "Stars and Stripes", à leur devanture, en l'honneur du Quatre Juillet.

L'ambassade des Etats-Unis et le consulat général étaient pavoisés. Des discours patriotiques ont été prononcés au banquet de soir.

A Vienne.

Presse Associée.

Vienne, 4 juillet—Le drapeau américain flottait fièrement aujourd'hui à la légation et au consulat des Etats-Unis, ainsi qu'à un certain nombre de maisons de commerce américaines, et à des résidences occupées par des Américains.

Des fonds pour la campagne de Cuba.

Presse Associée.

Madrid, 4 juillet—Le ministre des colonies, Senor Abarzuza, s'est entendu avec la Banque d'Espagne pour l'avance des fonds nécessaires à la campagne entreprise contre les insurgés de l'île de Cuba.

Un ballon qui fait explosion.

Presse Associée.

Berlin, 4 juillet—Un ballon militaire a fait explosion aujourd'hui dans le hangar d'une caserne. Trois soldats ont été blessés ; l'un d'eux a succombé depuis.

Divorcée.

Presse Associée.

Londres, 4 juillet—Madame Pearl Craigie a obtenu le divorce pour la cruauté et l'infidélité de son mari.

Campos acclamé à la Havane.

Presse Associée.

La Havane, 4 juillet—Le capitaine-général Martinez Campos a passé en revue ce matin le bataillon Bourbon, qui est parti ensuite pour la province de Santa Clara.

La ville était pavoisée aux couleurs nationales, et d'immenses contingents de peuple ont, depuis le matin, acclamé l'Espagne et "Cuba Espagnole", ainsi que le capitaine-général.

Les troupes partant pour le champ de bataille sont animées d'un grand sentiment de patriotisme.

L'Evêché de San Antonio.

Presse Associée.

Rome, 4 juillet—Le Révérend J. A. Ferrett est un des trois candidats qui ont été recommandés au Pape par la Congrégation de la Propagande, pour l'évêché de San Antonio, Texas. Le nom de l'élu ne sera pas rendu public avant quelques jours.

Nouvelles Américaines.

Accident de chemin de fer.

Presse Associée.

Decatur, Illinois, 4 juillet—Un accident est arrivé au train numéro 4 de Wabash, parti de Decatur pour l'ouest la nuit dernière, à Niantic, une ville située à vingt milles de distance, dans lequel deux employés ont été blessés mortellement, et un grand nombre de voyageurs ont échappé par miracle à la mort.

Une locomotive de service s'est jetée sur le wagon-lit d'arrière et l'a poussé contre les autres wagons.

Les blessés sont : M. L. Higgins, mécanicien, de Springfield ; Smith, chauffeur, également de Springfield ; tous deux sont mortellement blessés ; Eli Dawson, un voyageur, blessures légères et meurtrissures.

Juste au moment où le train de voyageurs allait quitter la gare de Niantic, la locomotive de service est arrivée sur le wagon d'arrière, l'a soulevé et s'est brisée dessous. Le mécanicien Higgins et le chauffeur Smith se préparaient à sauter lorsque la collision s'est produite. Ils ont été ensevelis sous les charbons brûlants, et blessés mortellement.

Presque miraculeusement, aucun des voyageurs n'a été sérieusement blessé ; ils se trouvaient presque tous à l'avant du wagon. Le wagon-lit a été précipité sur celui qui le précédait et les deux plates-formes ont été brisées. Presque tous les sièges du wagon ordinaire ont été arrachés de leurs places.

Eli Dawson quittait la voiture des voyageurs et se rendait dans le wagon-lit lorsque l'accident est arrivé. S'il était parti une seconde ou deux plus tôt, il était écrasé, car il ne reste aucun vestige des plates-formes réunissant les deux wagons.

Arrestation d'un assassin fameux.

Presse Associée.

Denison, Texas, 4 juillet—Le shérif Hughes vient d'arrêter John H. Thompson, qu'on croit être le fameux Joab Stevens, dont les sanglants exploits au Texas et en d'autres Etats, sont encore présents à la mémoire des citoyens. Jusqu'au cas dernier temps, on croyait Stevens mort.

Il y a quinze ans, il a tué un homme à Lake Charles, Louisiane.

Peu après, il était impliqué dans l'assassinat de deux individus nommés Milton et Jones, dans le comté de Titus.

En 1880, près de Dexter, il tuait un constable du nom de Hodge. En s'enfuyant de l'endroit du meurtre, il a abattu d'un coup de fusil un nommé Coleman qui le poursuivait.

Assassinée par son mari.

Presse Associée.

Cincinnati, 4 juillet — Maud Simmonds, une femme de couleur, a été horriblement blessée à coups de couteau par son mari, Charles Simmonds, ce matin, au No 110 de la rue Septième, à Cincinnati. Les époux étaient séparés depuis quelque temps.

Le mari s'est présenté ce matin, mais Maud Simmonds a refusé de reprendre la vie commune ; c'est alors qu'il l'a attaquée avec un couteau. Les bras de la malheureuse ont été lacérés pendant qu'elle cherchait à garantir son corps ; elle a cependant reçu une ou deux blessures qui sont considérées comme fatales. Simmonds s'est enfui.

Le Quatre Juillet à St-Louis.

Presse Associée.

St-Louis, 4 juillet—L'anniversaire de la déclaration de l'indépendance des Etats-Unis a été annoncé au camp Hancock par une salve d'artillerie.

Le gouverneur du Missouri, M. Stone, est ensuite arrivé et a prononcé un discours patriotique. Il a ensuite présenté Mlle Lilian B. Pierce, qui a lu la déclaration de l'indépendance en face de la grande tribune remplie de monde.

La journée a été remplie d'incidents intéressants.

De bonne heure, ce matin, le concours des artilleurs pour des prix s'élevant à $3,000, a commencé, pendant que les diverses compagnies exécutaient des exercices de parade.

Quatre compagnies d'artillerie ont manœuvré pour trois prix de $2,000, $750 et $250.

Une section de chaque batterie a concouru.

La batterie A. de St-Louis, commandée par le capitaine F. M. Runibold, est arrivée la première. La batterie d'artillerie légère de Rockville (Indiana), sous les ordres du capitaine E. F. Stevens, l'a suivie ; puis venaient la compagnie d'artillerie de Dallas (Texas), dont F. V. Blythe est le premier lieutenant, et l'artillerie légère d'Annapolis commandée par le capitaine James B. Curtis.

Ces trois dernières compagnies ont déjà concouru nombre de fois, et ont remporté beaucoup de prix importants.

Le concours a été très excitant, leurs manœuvres, ainsi que celles de la compagnie locale ont été acclamées par les spectateurs.

Malgré les nuages et la pluie menaçante, la grande tribune et les parties de la pelouse non occupées par les troupes étaient remplies par une foule immense accourue pour voir le camp et assister au simulacre de bataille.

Les troupes engagées dans cette bataille simulée comprenaient, outre le premier régiment d'infanterie en entier, le bataillon des Cadets de la garde nationale du Missouri, et deux détachements de cavalerie des Etats Unis. D'après le programme, le camp Hancock était considéré comme un fort occupé par la moitié des troupes.

Le capitaine Chase, du troisième régiment de cavalerie des Etats Unis, le commandait. L'autre moitié des troupes était placée sous les ordres du capitaine John A. Miller, de l'infanterie légère Phœnix, de Canton, Ohio.

Les forces du capitaine Miller étaient supposées en marche ; ses éclaireurs, arrivant au fort, l'ont immédiatement averti de sa proximité. Il a de suite envoyé une ligne d'éclaireurs pour se rendre compte des forces et de la position de l'ennemi.

Ces éclaireurs et une partie des troupes avaient été repoussés, lorsqu'il a donné l'ordre à toute son armée d'attaquer le fort.

Le capitaine Chase est sorti avec tous ses soldats et les deux armées se sont placées en ligne pour la bataille.

Après un engagement général et plusieurs charges et contre-charges, la garnison a été poussée dans les retranchements du fort et faite prisonnière.

Les feux de l'infanterie et de l'artillerie donnaient l'idée d'une véritable bataille, pendant que les charges de la cavalerie des Etats-Unis étaient exécutées avec plus réalisme.

Il n'y a eu aucun accident.

Le Quatre Juillet à Tammany.

Presse Associée.

New York, 4 juillet—L'anniversaire de l'indépendance a été célébré par la Société de Tammany d'une façon digne des célébrations précédentes. L'enthousiasme manifesté par les assistants n'était pas moindre, mais ils n'étaient pas aussi nombreux que ces années dernières.

L'ex-gouverneur James E. Campbell, de l'Ohio, et l'ex-gouverneur Thomas M. Waller ont été ce qu'en langage de Tammany on appelle les "Longs Parleurs." Quelques hommes bien connus ont prononcé de brefs discours.

Un incident de la célébration a été la lecture des lettres du Président Cleveland, du sénateur Hill, de l'ex-gouverneur Flower, de Frederick R. Coudert et d'autres membres du parti démocratique. Le Grand Sachem présidait.

Nous ne sommes pas ici, a-t-il dit, pour célébrer une victoire démocratique, mais je crois que vous comprendrez avec moi que ceux qui sont responsables d'une défaite, ont commis une grande erreur.

L'ex-gouverneur de l'Ohio, Campbell, a été présenté comme le " Grand Cheval de guerre de la Démocratie," qui, a remarqué le Grand Sachem, sera encore en tête de la liste du Parti dans l'Ohio, l'automne prochain.

M. Campbell s'est exprimé ainsi :

Tammany a toujours été le protecteur du peuple, et si je ne me trompe pas, la ville de New York a besoin d'une telle protection par le temps présent.

Cependant, je laisserai cette question à mon ami le gouverneur Waller, qui, si je suis bien informé, aura quelques chevaux de renégats accrochés à sa ceinture avant la fin de la lutte.

Le gouverneur Campbell déclare qu'il bornera ses remarques à la doctrine Monroe, le sujet le plus cher aux cœurs américains.

La doctrine Monroe, dit l'orateur, signifie que nous devons étendre notre territoire dans l'hémisphère occidental chaque fois que l'occasion se présente, et confiner les nations européennes aux possessions qu'elles y détiennent.

Une infraction à cette doctrine est maintenant devant nous. Elle a été préparée habilement et insidieusement, et aujourd'hui l'Angleterre réclame un territoire plus grand que l'Etat de l'Ohio, dont chaque pied carré appartient au Venezuela. La politique de la Grande Bretagne semble un effort pour obliger les Etats-Unis à abandonner la doctrine Monroe.

Il doit y être répondu avec le même esprit qui a fait le gouvernement donner l'ordre aux Français de quitter le Mexique, il y a trente ans.

Il ne devrait plus être nécessaire de répéter à l'Angleterre qu'elle doit soumettre à l'arbitrage la question du Vénézuela, ou se préparer à voir les Etats-Unis mettre en vigueur la doctrine Monroe.

Il est devenu à la mode en ces temps derniers, dit M. Campbell en terminant, de tire de ceux qui prêchent la guerre, et de les traiter de "jingoers", mais le temps vient où "jingoer" cessera d'être un terme d'opprobre, et sera le titre des hommes qui aiment leur patrie et leur drapeau.

L'ex-gouverneur du Connecticut, Waller, fait l'historique de la Société de Tammany, organisée par les soldats de la guerre de l'indépendance. Tammany, ajoute-t-il, est entièrement préparée à la lutte de novembre prochain.

La Société a eu la responsabilité du gouvernement de New-York depuis de longues années. Y a-t-il quelqu'un qui pense que cette grande métropole de New-York doit être gouvernée comme un bourg de l'Ohio, ou, pis encore, comme un hameau du Maine ?

Le secrétaire McGouldrick lit ensuite les lettres de regrets du Président Cleveland, du Sénateur Hill, de l'ex-gouverneur Flower, de Frederick Coudert et des autres.

LETTRE DE M. CLEVELAND.

A l'honorable Frederick Smith, Grand Sachem.

Cher Monsieur,

Je regrette de ne pouvoir accepter l'invitation de la Société de Tammany, de participer à la célébration du cent-dix-neuvième anniversaire de l'indépendance américaine.

Le patriotisme et le dévou